

FRANÇOISE
BAQUÉ

Ce fanal obscur

roman

**Jacqueline
Chambon**

PRÉSENTATION

Alentour, ville et campagne vidées de leurs habitants sont investies par la végétation et ne retentissent plus que de cris de bêtes. À l'abri des remparts du château de Varandes, Arthur Vergobret, rescapé du temps des cendres, espère le retour du Paradis perdu. En attendant, il anime pour d'improbables touristes une étrange visite guidée, au cours de laquelle il raconte comment il a pu échapper au désastre. Un désastre qui n'a pas simplement balayé les hommes mais aussi, et c'est bizarrement ce qui serre le plus le cœur d'Arthur Vergobret, les objets quotidiens ou rares dont ils aimaient s'entourer.

Conscient d'être le dernier humain encore capable de penser, il s'interroge sur cette "involution" qui a refait à l'envers et à toute allure le chemin de l'évolution. Un souffle de sourde folie traverse ces pages baroques, qui prêterait à sourire si elle ne faisait pas froid dans le dos. Un roman gothique, une fable apocalyptique finalement pas si improbable que ça et qui ravira tous les adeptes du "mauvais genre".

FRANÇOISE BAQUÉ

Agrégée de russe et traductrice, Françoise Baqué a publié, à l'âge de vingt et un ans, un premier roman qui fut vivement remarqué : L'Intérieur du désert (Seuil, 1968).

DU MÊME AUTEUR

L'INTÉRIEUR DU DÉSERT, Seuil, 1968.

EXISTER LE MOINS POSSIBLE, Éditions Jacqueline Chambon, 2007.

CELLE QUI DÉTRICOTAIT LA VIE, Éditions Jacqueline Chambon, 2009.

© ACTES SUD, 2013
ISBN978-2-330-02057-6

Françoise Baqué

Ce fanal obscur

roman

Éditions **Jacqueline Chambon**

Extrait de la publication

*Comme l'océan tient la terre embrassée,
Ainsi la vie terrestre est cernée de songes.*

F. TIOUTTCHEV

Je reçois un courriel du service culturel de la mairie. On m'annonce la venue d'un groupe de non-voyants, et l'on me prie de leur permettre de prendre des photos pendant ma visite guidée, contrairement à la règle, en raison de leur handicap. Le groupe arrive au château, hommes, femmes, enfants, tous munis d'appareils photo. Certains ont des lunettes noires, les autres des yeux comme des œufs durs écalés. Il est dix heures du matin, mais il fait sombre. Je commence la visite comme d'habitude, par les vestiges de l'abbaye Saint-Angelbert-des-Rochers. J'en résume l'histoire, sa fondation au IV^e siècle et diverses péripéties, destruction par les Normands, incendies, reconstructions. Je m'étends un peu sur l'épisode des guerres de religion, le public en est toujours friand, je montre l'emplacement du cloître où, avant d'y mettre le feu, les huguenots jouèrent aux boules avec les têtes des moines, puis les balcons du château où les catholiques de la Ligue pendirent les huguenots. D'habitude, les visiteurs se récrient avec des petits rires de supériorité

sur ces temps barbares comme si l'on n'avait pas fait pire depuis ; mais les non-voyants, eux, se taisent et prennent des photos. Ils tiennent leurs appareils à bout de bras et les dirigent au hasard. Nous sommes seuls ; le vent froid et le ciel menaçant ont découragé les autres touristes. L'esplanade vide paraît immense, lugubre. Je les emmène vers le château. Je montre les douves où le comte Gilles II, au IX^e siècle, fut noyé par son frère Geoffroy et son cousin Foulques le Rouge qui de leurs propres mains, après l'avoir enivré de liqueur de genièvre, le firent glisser par un trou creusé dans la glace. J'attends les frissons, les exclamations, mais non, rien. Ils prennent des photos. Le courriel de la mairie spécifie que je ne dois rien changer à l'ordre de la visite ni à mes commentaires, afin que les non-voyants ne se sentent pas victimes de discrimination. Je leur fais donc admirer le panorama, du haut de la terrasse, et je leur dis : c'est dommage que tout soit dans le brouillard. Ils ne répondent rien, ils prennent des photos. J'explique que le château de Varandes est bâti sur un oppidum gaulois, sur la colline dite autrefois de la Chieuve, c'est-à-dire la Chèvre, et rebaptisée Saint-Angelbert après l'évangélisation de la contrée par le saint évêque ; j'ajoute qu'il subsiste une ruelle de la Chieuve et un petit bois dit du Boucat (du Bouc), et que le profil de la colline, quand on la regarde depuis le pont qui enjambe la Moire, présente bien une protubérance rocheuse en forme de tête de chèvre qui lui a valu son nom primitif et tout un répertoire de légendes et d'anecdotes à tonalité plus ou moins satanique. En général je dis aux visiteurs que, dans mon

enfance, j'ai connu une vieille femme qui les contait encore. Parfois, même, je leur confie que mon nom est Vergobert, ce qui semble indiquer que je descends du vergobret, c'est-à-dire du chef gaulois de la région (en me donnant l'air de plaisanter à demi, parce que cela fait partie des choses que l'on n'est pas censé prendre au sérieux). Mais là, face à ce public étrange, je m'abstiens de ces remarques personnelles et je n'ai pas envie de plaisanter. Les non-voyants restent figés en silence autour de moi, on croirait qu'ils n'entendent pas plus qu'ils ne voient. J'ai l'impression désagréable qu'ils sont attentifs à autre chose, que je ne perçois pas. Je me sens un peu inquiet.

Dans la salle des gardes, je montre les armures, sans omettre l'observation de routine sur la petite taille des hommes de l'époque, mais je renonce à demander aux enfants ce qu'ils savent des chevaliers. Ces enfants-là m'effraient, impassibles, leurs œufs blancs braqués sur moi. Nous montons l'escalier à vis qui mène au premier étage. Nous parcourons la chambre bleue de Béatrice de Varandes avec son décor XVII^e, le grand salon Second Empire tendu de rouge, la salle de réception du XI^e avec sa cheminée monumentale et ses chaises à haut dossier sculpté. Quelque chose ne va pas. Je ne retrouve plus l'itinéraire, les époques se succèdent en désordre. Je tâche de cacher mon trouble, je détaille l'ameublement de la salle à manger, je m'attarde sur la crédence du XVI^e, sur l'usage de ce meuble où l'on déposait les plats une fois goûtés, sur l'étymologie de son nom, du latin credere, avoir confiance, mais une sueur d'angoisse me perle entre les omoplates. Je sais

que les non-voyants possèdent un sens particulier qui détecte les émotions. S'ils s'aperçoivent que j'ai peur, je suis perdu. Ils me serrent de près, j'accélère le pas pour rester en tête du groupe. En marchant, ils prennent des photos dans tous les sens, les flashes jaillissent. Je ne sais plus où je vais, je parcours une enfilade de salles que je ne reconnais pas, enfin nous voici dans la galerie qui mène au grand escalier de pierre, dans lequel je m'engage. Je les sens sur mes talons, j'entends un halètement rythmé, au tournant de l'escalier je risque un coup d'œil en arrière, je vois qu'ils forment une masse obscure, un seul être énorme qui respire de tous leurs souffles confondus et qui me pousse en avant. Je sens sous mes pas la dénivellation des marches sans pouvoir dire si je monte ou si je descends, j'aperçois la lueur du dehors, tout au bout, et je ne sais si elle est en haut ou en bas, mais est-ce bien la lueur du dehors, le reflet d'un jour même assombri de nuages et de brume, n'est-ce pas plutôt une lampe à l'entrée d'un souterrain ? J'essaie de rappeler à moi ma pensée en déroute. Les souterrains du château sont fermés, et d'ailleurs ce n'est pas par le grand escalier que l'on y accède. Le grand escalier mène à l'esplanade, c'est donc là que je vais aboutir, mais pourquoi la lumière baisse-t-elle au lieu d'augmenter ? Et ces marches maudites qui ne montent ni ne descendent et que mes pas affolés franchissent l'une après l'autre, pressés par ceux des non-voyants qui me talonnent. Tout en courant je tends le bras vers le mur qui doit être à ma gauche, ma main ne trouve que le vide, il n'y a plus de mur et je me rends compte que les marches ont disparu aussi et que

j'avance sur de la terre. J'ai soudain conscience de ne plus entendre les pas et le souffle des non-vooyants derrière moi. Je suis seul, perdu au milieu d'un paysage nocturne, seul dans le noir, et l'horreur m'étreint : ne suis-je pas devenu aveugle ? Mais j'aperçois de nouveau la lueur, et tout l'espoir qui me reste se concentre sur ce point rougeoyant, qui vacille au loin comme un fanal entre des branches agitées par le vent. Mon espoir se mêle d'inquiétude, car rien ne dit que cette lumière annonce l'accueil et le salut. Si elle recélait un danger mortel ? Celui qu'elle éclaire est peut-être un sage ou un saint ermite occupé à recopier les livres, veillant sur le savoir pour le transmettre, de vie en vie, jusqu'à l'aube ; mais ce pourrait être aussi la lanterne d'un gardien de cimetière ou de prison, allumée derrière des barreaux ou en haut d'un mirador. Ce fanal m'attire pourtant, je marche vers lui, mais à mon approche sa lumière se voile étrangement. Non qu'elle faiblisse, mais la source en devient noire, et au lieu d'éclairer les alentours il y jette, comme un rire, de grands éclats de ténèbres.

1

QUAND LE SONGE M'A LAISSÉ, la première fois, tel un fragment d'épave sur une grève, un rayon de soleil tombait sur ma couche, là, dans ce coin de la bibliothèque où vous la voyez aujourd'hui, mesdames et messieurs. Je dis ma couche, à l'époque j'aurais dit mon lit mais à présent il me faut employer un terme plus général. Les humains n'ont pas toujours eu des lits, mais ils ont toujours dormi, et la chose sur laquelle on dort, quelle qu'elle soit, où qu'elle soit, s'appelle une couche. Bref, c'était le matin, des nuages passaient haut dans le ciel et les cris des mouettes montaient du fleuve, comme aujourd'hui. Mais je n'étais pas seul, alors, dans le château ; et je devinais les bruits de la ville, en bas, qui vivait encore. Les maisons ne s'étaient pas affaissées sous les ronces, et des gens les habitaient. Un matin comme aujourd'hui, donc, mais avec un nom, un jour de la semaine, d'un certain mois, d'une certaine année. Il y a longtemps, voyez-vous, que toutes ces notions de temps, si j'ose dire, ont fait leur temps.

Je n'étais pas seul, mais déjà la solitude rampait dans l'ombre autour de moi. Le comte Sigismond était mort, le vieil abbé Blaise s'affaiblissait, et Lusiane ne voulait plus de moi à côté d'elle, la nuit. Elle me repoussait de ses deux mains tendues. Elle voulait rester avec ses chansons mortes et ses pensées que fuyaient les mots. J'entendais errer d'une pièce à l'autre ce marmonnement qui ne la quittait plus, qui la précédait et la suivait dans tous ses mouvements, agitant perpétuellement ses lèvres qui ne lui appartenaient plus.

Évidemment, ce ne sont pas là des choses que je raconterais à des visiteurs ordinaires. Mais vous, c'est différent ; la visite que vous allez faire, c'est une visite d'après toutes les visites. Une post-visite, comme on disait postmodernité. D'ailleurs on aurait dû se méfier de ce vocable. Quand on ne trouve rien d'autre, pour désigner une époque, qu'un mot commençant par *post*, voire par *post-post*, car dans les derniers temps on parlait de la post-postmodernité, c'est de mauvais augure. On peut ajouter un post-scriptum à une lettre, et cela signifie déjà que l'essentiel a été dit, mais après un post-post-scriptum, *tout* est dit.

Vous vous étonnez peut-être, tout de même, que je commence par vous parler d'un songe et de frayeurs nocturnes, quand la réalité les dépasse si énormément ? C'est que, voyez-vous, dans une énormité aussi énorme, la différence n'est pas entre le réel et l'irréel, mais plutôt entre le proche et le lointain. Si vous voulez que je vous raconte les

événements, il faut que vous acceptiez mon point de vue, qui est un point de vue local, forcément. Et puis c'est ici que vous êtes venus, pas ailleurs. Ah, oui, il fut un temps où l'on pouvait être partout à la fois, ou du moins s'en donner l'illusion, mais c'est fini, cela. Plus d'écrans magiques, plus de Réseau. On a fermé les fenêtres, décroché les glaces, et on se retrouve entre quatre murs nus. Enfin c'est une image, bien sûr, le château est vaste bien qu'il n'ait plus qu'une seule pièce à peu près habitable ; ses fenêtres ne sont pas entièrement obstruées par des cartons, il leur reste quelques vitres et de la terrasse on peut toujours contempler l'horizon et les couchers de soleil sur la Moire, oui, des couchers de soleil autant que vous en voudrez ; mais c'est tout. Je ne vous raconterai que ce qui s'est passé ici. Remarquez, comme il est fortement probable que ce qui s'est passé ici ressemble à s'y méprendre à ce qui s'est passé ailleurs, vous n'en aurez pas grand inconvénient. Bref, passons.

J'ai d'abord essayé, c'est humain, de ramener le songe à des dimensions sinon raisonnables, du moins, disons, tolérables. Schéma classique de cauchemar, me disais-je, rien que ne puisse élucider l'analyse la plus élémentaire. Mon intime ressentiment à l'égard des touristes et de leurs moulins à images, et l'obligation où j'étais de les accueillir me faisaient vivre dans l'hypocrisie et la colère rentrée. J'éprouvais parfois une crainte superstitieuse, primitive, j'aurais voulu protéger le château contre cette maligne prolifération de son image, mais comment le protéger de ce qui le faisait survivre ? Je ne parle

pas de vous, bien entendu. D'abord vous n'avez pas d'appareils photo, ou alors vous les cachez bien, et puis des post-touristes, ce ne sont pas vraiment des touristes. Du moins, je l'espère. Bref, cette hostilité refoulée pouvait expliquer mon cauchemar. Mais l'épouvante était là, je la sentais prête à revenir. Les terreurs nocturnes s'effacent à la lumière du jour, mais la nuit n'est pas moins réelle que le jour, n'est-ce pas ? En tout cas, certaines visions ne reculent devant la conscience diurne qu'en renâclant comme des fauves devant le dompteur. Et elles reviennent, nuit après nuit.

Le début et la fin du songe étaient toujours les mêmes, mais les péripéties intermédiaires présentaient des variantes. Dans celle qui revenait le plus souvent, j'étais acculé contre une porte fermée, mes doigts tremblants parvenaient à détacher la clé du trousseau accroché à ma ceinture, mais au moment de l'introduire dans la serrure elle se heurtait à la pierre lisse : la porte n'était qu'un trompe-l'œil peint sur la paroi. Pour donner le change, je racontais une histoire de conjurés surpris, enfuis par une ancienne porte qui aurait par la suite été murée. Les *non-voyants* aspiraient mes paroles à peine sorties de ma bouche, et je savais qu'une fois taries, ils m'aspireraient le sang et la moelle. À la moindre pause, une onde parcourait le groupe et il resserrait son étau ; dès que je reprenais la parole ce mouvement cessait, il fallait parler pour les tenir en respect, parler, parler à tout prix. Avec moins de sang-froid que Schéhérazade, j'enchaînais les anecdotes, mes

histoires n'avaient plus de rapport avec le château, ni avec la ville, ni avec rien, bientôt mon discours devenait une suite de mots vides, puis de syllabes, ma voix se faisait rauque, j'avais mal à la gorge, je claquais des dents, je n'allais plus pouvoir émettre un son et ils me guettaient, sous leurs masques figés ils n'attendaient que le moment où, à bout de forces, je me tairais, pour se jeter sur moi et me mettre à mort. Soudain, j'apercevais mon salut : mon nom ! Face à ces anonymes, je suis le seul à avoir un nom, et je me mets à le crier. Arthur Vergobert ! Je suis Arthur Vergobert ! Alors le grand escalier s'ouvrait et je m'y précipitais.

Je suis le gardien prédestiné de ce château. Le comte Sigismond, en mourant, me l'a confié. Je le savais, obscurément, avant même de connaître l'origine et le sens de mon nom. À l'école, j'endurais les sobriquets de *Vergobert-qui-gobe-des-vers* ou de *Verre Gobelet*, sottie allusion au métier de mes parents, qui tenaient le *Café des Remparts* et, comme les railleurs, ignoraient tout du nom qu'ils portaient. N'étant pas des plus malingres, j'avais fait taire à coups de poing quelques imbéciles, mais le sobriquet rampait toujours, et toujours l'une de ses têtes de serpent sifflait sur mes talons. Ces gamins, mes contemporains, devaient bien avoir des noms, eux aussi ; je les ai tous oubliés, à supposer que je les aie sus un jour. Pendant des dizaines d'années j'ai récité les noms des comtes de Varandes depuis le Moyen Âge, je pourrais vous les énumérer encore si cela vous intéressait, mais quant à ceux de mes contemporains et condisciples,

c'est comme s'ils n'avaient jamais existé. À l'exception, évidemment, de Lubin Tiécelin, mon frère d'âme, sinon d'armes.

Lubin possédait un trésor, qu'il me fit partager sans m'en révéler d'abord la provenance. Le soir, après la classe, nous allions chez lui, à Dames-les-Bois, et là, dans notre cachette, le cabanon du jardin, nous nous en délections. Ce trésor, c'étaient de vieux livres. Il faut vous dire qu'à cette époque les lois de sauvegarde écologique avaient déjà limité à l'extrême l'usage du papier. Nous avions appris à lire et à écrire sur écran, et les livres étaient devenus des objets inutiles et des pièces de collection. Il ne serait venu à personne l'idée de les lire. Ils avaient tous été numérisés, croyait-on savoir, stockés dans les bibliothèques virtuelles du Réseau et rendus accessibles à tous. Cette *sauvegarde du patrimoine livresque* avait demandé des dizaines d'années de travail, les spécialistes qui l'avaient accomplie étaient tous *hors vie*, comme on disait, et du moment que les œuvres de tous nos grands et petits auteurs étaient sauvegardées et disponibles, les lire ne paraissait ni urgent ni nécessaire. Il en allait de même pour les *patrimoines* artistique, musical, cinématographique, etc. À l'école, que l'on continuait à appeler ainsi dans le langage courant, le terme officiel étant *centre d'accès à l'information*, les animateurs avaient pour fonction de nous aider, nous les *accédants*, à *construire de façon autonome notre propre système d'accès à l'information*, en privilégiant les sites dont le *contenu citoyen* nous initiait à la connaissance des lois de

sauvegarde écologique et au calcul de l’empreinte carbonique individuelle et collective. Bref, tout cela pour vous faire comprendre ce qu’avaient d’extraordinaire le trésor de Lubin et l’usage que nous en faisons. Pour nous, *Victor Hugo*, *Balzac*, *Anatole France* évoquaient non plus des rues ou des arrêts d’autobus, mais des amis qui nous racontaient des histoires pleines de bizarrerie, avec beaucoup de mots inouïs qui s’enchaînaient les uns aux autres et formaient des arborescences magiques, sans rien de commun avec le langage habituel, et nous suivions leurs ramifications, étourdis mais non égarés, tenus par une main sûre qui savait où elle nous conduisait, et à travers les lignes imprimées sur le papier une voix nous parvenait, avec ses inflexions particulières, ses tournures de prédilection, ses tics même, à quoi nous la reconnaissons, tandis qu’assis côte à côte nous lisions en remuant les lèvres, et c’était comme si les lieux et les personnages nous avaient été jadis familiers et nous revenaient après une longue absence, et les mots et les phrases aussi se faisaient nôtres et nous venaient naturellement quand nous parlions entre nous, en un langage secret que personne d’autre n’aurait compris. Dans les livres nous étions chez nous, au point qu’ils se confondent avec les lieux, je ne dis pas réels, car désormais les uns n’ont pas plus de réalité que les autres, mais les lieux que nous parcourions dans nos randonnées et nos jeux.

Le cabanon était rempli de ces livres, entassés en piles irrégulières, à l’odeur douce et tiède des